

Régulation du loup: que dit et qu'ignore la science?

La campagne nationale de régulation proactive du loup (décembre 2023 et janvier 2024) a débouché sur l'élimination de 38 individus, auxquels il faut rajouter, depuis le 1^{er} janvier 2023, 17 loups tués lors de tirs réactifs (opérés à l'aval et non à l'amont des déprédations) ainsi que le tir de huit loups solitaires. Au total cela représente 63 loups, soit 21% des environ 300 loups que comptait la population suisse en 2023.

Dans certains milieux, on attend beaucoup de cette action. Mais portera-t-elle vraiment les fruits escomptés? Le loup est une espèce à vaste aire de répartition, très étudiée car présente dans l'ensemble de l'hémisphère boréal, incluant donc le Monde occidental où la recherche en écologie est particulièrement active. Les politiques de régulation du loup, qui voient le jour dans un nombre croissant de régions où augmentent les effectifs de Maître Isengrin, visent, en théorie du moins, quatre objectifs principaux:

- 1) réduire les effectifs lupins pour limiter les dommages aux animaux de rente;
- 2) éliminer en partie le prédateur pour améliorer notre sécurité, certains humains craignant d'être attaqués par des loups;
- 3) libéraliser la chasse au loup pour favoriser l'acceptation de sa présence et faire baisser son braconnage, les activités illégales étant en principe réprimées dans un état de droit
- 4) tirer des loups afin d'augmenter les effectifs des ongulés sauvages pour la chasse.

Mais que nous dit donc la science au sujet de ces objectifs théoriques?

Avant d'aborder ces quatre questions dans le détail, il nous faut tout d'abord distinguer entre les effets attendus à l'échelle populationnelle (territoire suisse ou arc alpin, par exemple) et les effets attendus au niveau des meutes prises séparément.

Du point de vue populationnel, il faut savoir que le loup est une espèce qui, dans sa phase de colonisation d'un espace vacant ou de recolonisation d'un espace libéré (suite par exemple à la disparition d'une meute), est capable d'un taux de reproduction très élevé. Tant que l'effectif lupin n'a pas atteint la capacité de charge biologique du milieu (valeur K) – déterminée essentiellement par l'abondance des proies sauvages (cervidés en tête, chez nous) – il va s'efforcer par tous les moyens d'y parvenir. En fait, le taux de reproduction potentiellement très élevé du loup fait qu'il peut rapidement compenser les pertes, notamment en augmentant son output reproducteur. Exactement comme on l'observe chez un autre canidé, le renard – la deuxième espèce la plus chassée de Suisse (~22'000-43'000 individus par an) – qui maintient pourtant des effectifs élevés à travers tout le pays. A l'opposé, lorsque l'espace écologique est saturé de loups, soit lorsque l'équilibre démographique

est atteint, dicté par la disponibilité en nourriture (K), l'output reproducteur baisse drastiquement tandis que la mortalité générale augmente: il y a donc autorégulation (les scientifiques parlent de régulation densité-dépendante). Ainsi, en situation de colonisation d'un espace écologique encore libre de loups et suffisamment riche en proies sauvages, le taux annuel intrinsèque (au sein même de la population) d'accroissement peut avoisiner les 40%. Ce taux est très élevé, comparable à ce que l'on observe chez les espèces d'ongulés intensivement exploitées par la chasse, comme le chevreuil, première espèce tirée en Suisse (40'000-44'000 par an). De surcroît, du point de vue extrinsèque, les espaces encore vacants ou vidés de leurs loups suite par exemple à une chasse qui les auraient éradiqués localement, vont être rapidement colonisés par des loups immigrants, notamment des solitaires en recherche de territoires. Or, le taux extrinsèque s'ajoute au taux intrinsèque, donnant une valeur en principe supérieure à 50% d'accroissement potentiel annuel à l'échelle locale: c'est colossal! Enfin, il faut savoir que les individus qui dictent la dynamique de la population sont les individus reproducteurs ou en âge de se reproduire, les seconds étant prêts à remplacer les premiers s'ils venaient à disparaître. Au contraire, les jeunes de l'année jouent un rôle très secondaire dans la dynamique.

Tous ces éléments impliquent qu'il est relativement utopique de vouloir maintenir longtemps vide de loups un espace qui lui offre des conditions favorables, à moins bien entendu d'éliminer toutes les proies sauvages potentielles vivant sur cette zone, ou de parvenir à éliminer l'ensemble des loups constituant une métapopulation donnée, par exemple sur l'ensemble de l'arc alpin, donc y compris les populations d'où pourraient aisément provenir les immigrants vers la Suisse. Or, personne ne souhaite revenir à la situation du 19^e siècle où la grande faune sauvage, en particulier les proies des chasseurs et des loups (cerf, chevreuil, bouquetin, sanglier) avait été éradiquée de nos paysages, tandis que ni le public ni le législateur n'ont émis le vœu d'éliminer totalement le loup des territoires qu'il a récemment recolonisés – gommant petit à petit, soit dit en passant, une anomalie de l'histoire: son absence de nos contrées durant un petit siècle.

Ainsi, les travaux de recherche nous disent qu'à moins d'éliminer une forte proportion des loups en âge de se reproduire au sein d'une population, on ne parvient pas à freiner la progression démographique car celle-ci va inexorablement chercher à atteindre la capacité de charge du milieu. Ces

Wolfsregulierung: Was sagt die Wissenschaft und was nicht?

Die nationale Kampagne zur proaktiven Regulierung des Wolfs (im Dezember 2023 und im Januar 2024) führte zum Abschuss von 38 Wölfen. Hinzu kommen seit dem 1. Januar 2023 17 Wölfe, die durch reaktive Abschüsse (nachdem sie Schäden verursacht hatten) getötet wurden, sowie der Abschuss von acht Einzelwölfen. Insgesamt sind dies 63 Wölfe, das heisst 21% der rund 300 Wölfe, die im Jahr 2023 in der Schweiz lebten.

In einigen Kreisen werden hohe Erwartungen an die proaktive Regulierung des Wolfs gestellt. Aber wird sie wirklich die erhofften Früchte tragen? Der Wolf ist eine Art mit einem grossen Verbreitungsgebiet, die sehr gut erforscht ist, da sie in der gesamten borealen Hemisphäre vorkommt, also auch in der westlichen Welt, wo die Ökologieforschung besonders aktiv ist. Die Massnahmen zur Regulierung des Wolfes, die in immer mehr Regionen mit steigenden Wolfsbeständen durchgeführt werden, verfolgen zumindest theoretisch vier Hauptziele:

- 1) die Wolfsbestände zu reduzieren, um die Schäden an Nutztieren zu begrenzen;
- 2) die Wölfe teilweise zu eliminieren, um unsere Sicherheit zu verbessern, da einige Menschen befürchten, von Wölfen angegriffen zu werden;
- 3) die Jagd auf Wölfe zu liberalisieren, um die Akzeptanz der Wolfspräsenz zu fördern und die Wilderei zu verringern, wobei illegale Aktivitäten in einem Rechtsstaat grundsätzlich unter Strafe stehen;
- 4) Wölfe zu schiessen, um den Bestand an wilden Huftieren für die Jagd zu erhöhen.

Was aber sagt uns die Wissenschaft über diese theoretischen Ziele?

Bevor wir auf diese vier Fragen im Detail eingehen, müssen wir zunächst zwischen den erwarteten Auswirkungen auf der Populationsebene (z.B. Schweizer Territorium oder Alpenbogen) und den erwarteten Auswirkungen auf der Ebene der einzelnen Rudel unterscheiden.

Aus populationsbezogener Sicht muss man wissen, dass der Wolf eine Art ist, die in ihrer Phase der Besiedlung eines freien Gebietes oder der Wiederbesiedlung eines freigewordenen Raumes (z.B. nach dem Verschwinden eines Rudels) zu einer sehr hohen Reproduktionsrate fähig ist. Solange die Wolfspopulation nicht die biologische Tragfähigkeit des Lebensraums (K-Wert) erreicht hat – die v.a. durch die Zahl an Beutetieren (bei uns v.a. Hirsche) bestimmt wird – wird sie danach streben, diese zu erreichen. Tatsächlich führt die potenziell sehr hohe Reproduktionsrate des Wolfs dazu, dass er Verluste schnell ausgleichen kann, v.a. durch die Erhöhung der Reproduktion. Dies kann auch beim Fuchs beobachtet werden, die mit rund 22'000–43'000 Abschüssen pro Jahr die am zweithäufigsten bejagte Art der Schweiz. Er schafft es, im ganzen Land hohe Bestände aufrechtzuerhalten. Wenn der ökologische Raum mit Wölfen gesättigt ist, d.h. wenn

das demografische Gleichgewicht erreicht ist, das durch die Verfügbarkeit von Nahrung bestimmt wird, sinkt der Output der Reproduktion drastisch, während die Gesamtmortalität steigt: Es kommt zu einer Selbstregulation (dichteabhängige Regulierung). Bei der Besiedlung eines ökologischen Raums, der noch frei von Wölfen und ausreichend reich an Beutetieren ist, kann die jährliche Wachstumsrate (innerhalb der Population) fast 40% betragen. Diese Rate ist sehr hoch und vergleichbar mit derjenigen von Huftierarten, die intensiv bejagt werden, wie z. B. das Reh, das in der Schweiz am häufigsten geschossen wird (40'000–44'000 Tiere pro Jahr). Darüber hinaus werden aus extrinsischer Sicht Gebiete, die noch leer stehen oder in denen es keine Wölfe mehr gibt, weil sie z.B. durch die Jagd lokal ausgerottet wurden, schnell von einwandernden Wölfen besiedelt, insbesondere von Einzelgängern, die auf der Suche nach einem neuen Territorium sind. Die extrinsische Rate addiert sich zur intrinsischen Rate und ergibt einen Wert von normalerweise mehr als 50 % für das jährliche Wachstumspotenzial auf lokaler Ebene: Das ist kolossal! Schliesslich muss man wissen, dass die Individuen, welche die Populationsdynamik bestimmen, die reproduktiven Individuen oder Tiere im Fortpflanzungsalter sind, wobei letztere bereit sind, die ersteren zu ersetzen, wenn diese sterben. Im Gegensatz dazu spielen Jungtiere nur eine untergeordnete Rolle in der Dynamik.

All diese Faktoren führen dazu, dass es relativ utopisch ist, ein Gebiet, das günstige Bedingungen für Wölfe bietet, wolfsfrei halten zu wollen, es sei denn natürlich, man eliminiert alle Beutetiere, die in diesem Gebiet leben, oder man schafft es, alle Wölfe zu eliminieren, die eine bestimmte Metapopulation bilden, zum Beispiel im gesamten Alpenbogen, also auch die Populationen, aus denen die Einwanderer in die Schweiz stammen. Doch niemand möchte diese Situation des 19. Jahrhunderts wieder herbeiführen, als die grossen Wildtiere, insbesondere die Beutetiere der Jäger und Wölfe (Hirsch, Reh, Steinbock, Wildschwein) aus unseren Landschaften ausgerottet waren. Weder die Öffentlichkeit noch der Gesetzgeber äussern den Wunsch, den Wolf vollständig aus den Gebieten zu entfernen, die er vor kurzem wieder besiedelt hat.

Die Forschung zeigt, dass man die Populationsentwicklung nicht bremsen kann, wenn man nicht einen grossen Teil der Wölfe im fortpflanzungsfähigen Alter aus einer Population entfernt, da diese immer versuchen wird, die Tragfähigkeit des Lebensraums zu erreichen. Diese Aspekte sind von entscheidender Bedeutung. Sie zeigen, dass eine proaktive,

aspects sont cruciaux. Ils indiquent qu'une politique de régulation proactive, forcément de nature plutôt non sélective, qui vise à limiter drastiquement l'effectif d'une population de loups – telle que celle qui été opérée en Suisse entre décembre 2023 et janvier 2024 – s'apparente en fait à une chasse classique [sauf que les chasseurs n'ont aucun scrupule à abattre les jeunes loups, ce qu'ils disent ne pas pouvoir faire avec les jeunes ongulés pour des raisons éthiques!].

En principe, cette régulation populationnelle proactive décidée par le législateur (Loi et Ordonnance sur la chasse et la protection des oiseaux et des mammifères sauvages) devrait revêtir un caractère semi-ciblé, donc comporter un aspect sélectif, dans le sens où ce sont avant tout sur les meutes dites problématiques que cette régulation proactive devrait s'exercer. Or, si l'on prend le cas du Valais (27 loups tirés, dont 11 adultes, lors de la première campagne de régulation proactive de 2023-2024), on constate que cinq des 8-9 meutes (et non 13 comme annoncé par les instances officielles) que comptait le canton en 2023 étaient responsables de la perte de 50 animaux de rente (essentiellement des moutons) en 2023, alors qu'on dénombrait 401 pertes sur l'ensemble du territoire cantonal (Groupe Loup Suisse). Cela signifie que seulement 12% du total des animaux de rente déprédés en Valais étaient le fait de la moitié des meutes installées. De plus, il convient de préciser que, parmi les 50 pertes occasionnées en 2023 par ces cinq meutes, certaines étaient en situation non protégée (absence de berger, de chiens de protection et/ou d'enclos nocturne). On le voit, ces premiers éléments d'analyse, qui devront bien entendu être affinés par une étude détaillée, indiquent que la régulation proactive risque bien de rater sa cible de par sa dimension très peu sélective qui fait en définitive une large part à l'arbitraire. D'une part, parce qu'elle pourrait ne pas parvenir à contenir la dynamique démographique du loup souhaitée par certains: on arriverait ainsi juste à ralentir quelque peu la progression démographique du loup en Suisse, mais globalement pas à la stopper. D'autre part, parce qu'on ne voit guère comment une régulation ou chasse aussi peu sélective, menée pour ainsi dire à l'aveugle, pourrait permettre d'obtenir «l'effet éducatif» sur le loup justement affiché par la Confédération, pour utiliser ses propres termes. En définitive, c'est un peu comme si on avait eu recours à la grosse artillerie là où une gestion fine aurait pu vraiment faire la différence. Et une gestion fine passe forcément par une approche raisonnée, meute par meute. C'est d'ailleurs cette approche, via les tirs réactifs, qui a longtemps prévalu en Suisse. On aurait pu et dû poursuivre dans cette voie, et selon moi l'on reviendra fatalement vers une stratégie plus sensée avec le temps. Que s'est-il donc passé dans ce changement de cap si radical? En fait, il y a eu comme un vent de panique au sein des milieux anti-loup, sciemment entretenu au niveau de leurs relais politiques, avec des répercussions qui ont oblitéré jusqu'à la législation fédérale. Mais que peut bien cacher cette sorte de chaos informationnel et légal qui semble avoir été sciemment calculé? Deux éléments pourraient expliquer une telle fièvre:

D'une part, si les dommages aux troupeaux avaient tendance à augmenter avec celle de l'effectif lupin sur le long terme en termes absolus, le taux de déprédation (moutons

tués par loup présent sur le territoire), lui, baissait en parallèle. On peut y voir soit l'effet de l'installation stable des meutes qui optent pour des territoires riches en cervidés sauvages, les animaux de rente n'étant qu'une proie alternative secondaire; soit l'effet de la mise en oeuvre de la protection des troupeaux; ou plus vraisemblablement une combinaison des deux. Notons ici que l'ampleur des déprédations générées par le loup reste somme toute bien relative. Remettons-la en perspective. En 2023, on comptait environ 1100 pertes dues au loup parmi les moutons en Suisse (notons la baisse par rapport aux 1480 pertes de 2022!). Cette même année, le loup était responsable de la mort de 0.2% des 500'000 moutons que compte la Suisse, dont 240'000 (presque 50%) ont soit dit en passant fini à l'abattoir. Les déprédations du loup représentent en outre 2% de la mortalité globale (hors boucherie), enregistrée au sein du cheptel ovin tant en étable, qu'en pâturage ou sur l'alpe en 2023 (environ 48'000 individus). Voilà qui donne la vraie magnitude du problème qui agite tellement nos sociétés! Notre anthropocentrisme forcené nous fait toute simplement perdre de vue la réalité des choses.

D'autre part, il commençait à devenir évident pour tous que les mesures de protection des troupeaux fonctionnaient. Ceci n'était pas pour plaire aux farouches opposants du loup, qui ont fait en sorte de monter la sauce, notamment via leurs relais politiques, avec moult échos médiatiques, qui visaient surtout à justifier la mise en oeuvre imminente de cette «opération spéciale» de régulation décidée par M. Albert Rösti, conseiller fédéral en charge de l'environnement. Nos chambres ont ainsi modifié le cadre législatif en total irrespect de la volonté populaire pourtant clairement affichée lors du rejet par le peuple, en 2020, de la loi sur la chasse, la protection des oiseaux et des mammifères sauvages. Un comble pour un ministre d'obédience populiste! Il fallait agir vite et massivement avant qu'il ne devienne trop évident que les mesures de protection des troupeaux, associées aux tirs de régulation post-attaques, étaient une approche qui à terme allait porter ses fruits.

Par conséquent, cette opération a été décidée et exécutée dans la précipitation, et surtout sans que les acquis de la recherche ne soient pris en considération par nos dirigeants. Revenons donc aux quatre hypothèses qui sont censées sous-tendre la nouvelle gestion helvétique du loup. Que nous dit la science au sujet des effets de telles politiques de régulation?

1) Concernant la baisse des attaques sur les troupeaux domestiques (hypothèse 1), nous ne disposons malheureusement d'aucune étude scientifique au protocole rigoureux (expérience randomisée et stratifiée selon le contexte propre à chaque meute) qui nous permettrait de nous faire une idée précise des effets du mode de régulation adopté. J'ai déploré ailleurs (interview du 1er décembre 2023 dans La Liberté) que la Suisse n'ait pas saisi l'occasion de la stratégie de régulation mise en place dès décembre 2023 pour mettre sur pied une telle expérimentation, en étroite collaboration avec les universités. Elle aurait ici fait œuvre pionnière à l'international. Malheureusement, comme dans la crise Covid

zwangsläufig eher nicht-selektive Regulierungspolitik, die darauf abzielt, die Anzahl der Wölfe drastisch zu reduzieren – wie sie in der Schweiz 2023/2024 durchgeführt wurde – in der Tat einer klassischen Jagd ähnelt (ausser dass Jäger keine Skrupel haben, auch junge Wölfe zu töten, was sie angeblich aus ethischen Gründen bei jungen Huftieren nicht machen!)

Im Prinzip sollte diese vom Gesetzgeber beschlossene proaktive Populationsregulierung (Gesetz und Verordnung über die Jagd und den Schutz wildlebender Säugetiere und Vögel) einen halb-gezielten Charakter haben, also einen selektiven Aspekt beinhalten, in dem Sinne, dass diese proaktive Regulierung vor allem auf die sogenannten problematischen Rudel angewendet werden sollte. Im Fall des Wallis (27 geschossene Wölfe, davon 11 erwachsene Tiere im Dezember 2023 und Januar 2024) stellt man jedoch fest, dass fünf der 8–9 Rudel, die der Kanton 2023 zählte, für den Verlust von 50 Nutztieren (hauptsächlich Schafe) im Jahr 2023 verantwortlich waren, während es im gesamten Kantonsgebiet 401 Verluste gab (Gruppe Wolf Schweiz). Das bedeutet, dass die Hälfte der anwesenden Rudel nur für 12% der gerissenen Nutztiere verantwortlich war. Zudem ist zu erwähnen, dass von den 50 Verlusten, die 2023 durch diese fünf Rudel verursacht wurden, einige in einer ungeschützten Situation waren (kein Hirte, keine Herdenschutzhunde und/oder keine Nachtpferche). Diese erste Analyse, die natürlich durch eine detaillierte Studie verfeinert werden muss, deutet darauf hin, dass die proaktive Regulierung aufgrund ihrer sehr wenig selektiven Art, die letztlich willkürlich ist, ihr Ziel verfehlen könnte. Einerseits, weil sie die von manchen gewünschte demografische Dynamik des Wolfs nicht eindämmen kann (die demografische Entwicklung des Wolfs in der Schweiz kann nur etwas verlangsamt, aber nicht gestoppt werden). Andererseits ist nicht ersichtlich, wie eine so wenig selektive Regulierung oder Bejagung, die sozusagen blindlings durchgeführt wird, den vom Bund angepriesenen «erzieherischen Effekt» auf den Wolf erzielen könnte. Letztendlich ist es so, als hätte man schweres Geschütz aufgefahren, wo ein feines Management wirklich einen Unterschied hätte machen können. Und ein solches Management erfordert zwangsläufig einen durchdachten Ansatz, Rudel für Rudel. In der Schweiz hat man lange Zeit auf diesen Ansatz gesetzt, indem man reaktive Schüsse anordnete. Man hätte diesen Weg weiterverfolgen können und müssen, und meiner Meinung nach wird man mit der Zeit zwangsläufig zu einer vernünftigeren Strategie zurückkehren. Was war der Grund für diesen radikalen Kurswechsel? Offensichtlich gab es eine Art Panik unter den Wolfsgegnern, die bewusst auf der Ebene ihrer politischen Multiplikatoren geschürt wurde, mit Auswirkungen, die bis in die Bundesgesetzgebung hineinreichten. Doch was steckt hinter diesem Informations- und Rechtschaos, das offenbar bewusst kalkuliert wurde? Es gibt zwei mögliche Erklärungen für die Aufregung:

Während die Schäden an Herden langfristig in absoluten Zahlen mit dem Anstieg der Wolfspopulation zunahm, sank die Rissrate (gerissene Schafe pro Wolf) parallel dazu. Dies kann entweder auf die stabile Ansiedlung von Rudeln zurückzuführen sein, die sich für Gebiete mit vielen Wildtieren entscheiden, da Nutztiere nur eine sekundäre

alternative Beute darstellen, oder auf die Umsetzung von Herdenschutzmassnahmen, oder, was wahrscheinlicher ist, auf eine Kombination von beidem. Das Ausmass der durch den Wolf verursachten Schäden ist relativ. Setzen wir es in die richtige Perspektive. Im Jahr 2023 gab es in der Schweiz etwa 1100 wolfsbedingte Verluste bei Schafen (ein Rückgang im Vergleich zu 1480 Verlusten im Jahr 2022!). Im selben Jahr war der Wolf für den Tod von 0,2% der 500'000 Schafe in der Schweiz verantwortlich, von denen übrigens 240'000 (fast 50%) im Schlachthof landeten. Die Wolfsrisse machen 2% der Mortalität (ohne Schlachtung) aus, die im Jahr 2023 unter den Schafen in Ställen, auf Weiden und auf der Alp verzeichnet wurde (ca. 48'000 Tiere). Dies zeigt das wahre Ausmass des Problems, das unsere Gesellschaften so sehr bewegt. Unser übertriebener Anthropozentrismus lässt uns einfach die Realität aus den Augen verlieren.

Andererseits wurde es allmählich für alle offensichtlich, dass die Massnahmen zum Schutz der Herden funktionierten. Dies gefiel den erbitterten Wolfsgegnern nicht, die dafür sorgten, dass die Sache insbesondere über ihre politischen Multiplikatoren mit viel Medienecho hochgekocht wurde, was vor allem darauf abzielte, die bevorstehende Umsetzung dieser «Sonderaktion» zur Regulierung zu rechtfertigen, die von Albert Rösti, dem für Umwelt zuständigen Bundesrat, beschlossen worden war. Unser Parlament hat somit den gesetzlichen Rahmen in völliger Missachtung des Volkswillens geändert, obwohl dieser mit der Ablehnung des Gesetzes über die Jagd und den Schutz wildlebender Säugetiere und Vögel durch das Volk im Jahr 2020 klar zum Ausdruck gebracht wurde. Für einen Bundesrat, der sich als Volksvertreter sieht, ist das eine Frechheit! Es musste schnell und massiv gehandelt werden, bevor es zu offensichtlich wurde, dass die Herdenschutzmassnahmen in Verbindung mit den Regulierungsabschüssen nach Angriffen auf Haustiere ein Ansatz waren, der langfristig Früchte tragen würde.

Folglich wurde diese entsprechende Verordnung überstürzt beschlossen und durchgeführt, und vor allem ohne dass die Erkenntnisse der Wissenschaft von unseren Entscheidungsträgern berücksichtigt wurden. Kehren wir also zu den vier Hypothesen zurück, die dem neuen Wolfsmanagement in der Schweiz zugrunde liegen sollen. Was sagt die Wissenschaft über die Auswirkungen einer solchen Regulierungspolitik?

1) Was den Rückgang der Angriffe auf Haustierherden (Hypothese 1) betrifft, so verfügen wir leider über keine wissenschaftliche Studie mit einem strengen Protokoll (randomisiertes und stratifiziertes Experiment je nach Kontext jedes einzelnen Rudels), die es uns erlauben würde, uns ein genaues Bild von den Auswirkungen der angewandten Regulierungsmethode zu machen. Ich habe an anderer Stelle (Interview vom 1.er Dezember 2023 in La Liberté) bedauert, dass die Schweiz die Gelegenheit, die sich mit der ab Dezember 2023 eingeführten Regulierungsstrategie ergeben hätte, nicht genutzt hat, um in enger Zusammenarbeit mit den Universitäten ein solches Experiment durchzuführen. Sie hätte hier eine internationale Pionierleistung erbracht. Leider ignorieren die politischen Verantwortlichen, wie schon in der

à ses débuts, les dirigeants politiques ignorent superbement les scientifiques qu'ils financent pourtant généreusement via les subventions publiques allouées à la recherche. C'est une attitude proprement schizophrénique. Conséquence: il va falloir bricoler avec des données de piètre qualité, faute de design expérimental ad hoc, c'est à dire une expérience qui allouerait aléatoirement un traitement de gestion donné à une meute selon son contexte environnemental, son historique de déprédations et les mesures déployées pour les éviter. Les résultats seront ainsi interprétés par chaque groupe d'intérêts à sa propre sauce. Notamment, on va être perdus dans un nuage des corrélations (corrélation n'est pas raison), incapables de discerner les vraies relations de cause à effet. Si elles ne sont malheureusement pas randomisées, ce qui limite leur généralisation et leur portée explicative, les études dites «avant-après intervention» sont les plus abouties dont nous disposons actuellement. Ces travaux montrent soit une absence de baisse des déprédations par la suite dans les zones où la régulation par tirs létaux a été effectuée, soit un accroissement des dommages post-interventions (fauna•vs info, 2016, no 29: page 12), soit, au mieux, des effets qui sont modulés par la structure du paysage. Ainsi, la régulation par le tir semble être plus efficace dans les paysages ouverts, qui offrent moins de caches pour les approches d'attaques de loups et/ou de meilleures opportunités pour la protection des troupeaux, que dans les paysages très boisés ou embuissonnés. Certaines études, malheureusement controversées car justement affectées par les biais inhérents à une approche non strictement expérimentale, suggèrent que la récurrence temporelle des attaques sur les animaux de rente dans un secteur affecté par les déprédations est plus espacée lorsque plus d'un loup est éliminé lors d'une intervention létale, et en particulier si l'opération de régulation est effectuée durant la semaine qui suit une attaque fatale sur un troupeau. L'élimination d'un seul loup est moins efficace tandis qu'une intervention retardée au-delà de deux semaines par rapport à la date des déprédations ne permet pas l'évitement de nouvelles attaques régulières sur le même secteur. On le voit, l'effet éducatif cher à nos autorités fédérales demeure déjà bien incertain en ce qui concerne les tirs réactifs. Autant dire que les tirs proactifs mis en place en Suisse l'hiver dernier ne pourront atteindre l'objectif éducatif recherché. En effet, une régulation préventive, opérée pour ainsi dire à l'aveugle eu égard aux individus problématiques, ne pourra avoir comme seul effet que de réduire, temporairement, l'effectif local de loups. Enfin, rappelons ici ce que nous indiquions en préambule: les déprédations exercées par le loup sur les animaux de rente ne représentent de toute manière qu'une infime fraction de la mortalité qui affecte le bétail en général (intempéries, maladies, accidents, etc.), surtout si l'on considère que la majorité de ces animaux finissent à l'abattoir pour atterrir dans nos assiettes!

2) En ce qui concerne l'hypothèse 2, elle ne repose sur aucune évidence scientifique probante à ce stade. Il n'a à ce jour pas été démontré que la chasse, ou la régulation proactive peu sélective telle que récemment mise en œuvre en Suisse, contribue à éliminer les loups les plus téméraires, plus enclins à s'approcher des humains, donc potentiellement plus menaçants, au profit d'individus plus timides, donc tenant

leur distance. Le loup serait une espèce bien trop opportuniste pour obtenir cet effet «éducatif» mis en avant dans sa stratégie par le Conseil fédéral. Quoiqu'il en soit, rappelons surtout que l'on recense en tout et pour tout onze attaques fatales sur les humains dans le Monde occidental (où les sources d'information peuvent être considérées comme fiables) depuis 1950 (fauna•vs info N° 41, Manz & Arlettaz, 2022). Parmi ces issues létales, la majorité étaient dues à des loups enragés. Or, la rage est éradiquée d'Europe centrale et d'Amérique du Nord. En conséquence, le danger que le loup représenterait pour notre intégrité physique, en particulier en Europe, s'il n'est pas totalement nul, est plus une vue de l'esprit que bien réel. La rhétorique prêtant à la régulation un potentiel d'amélioration sécuritaire pour l'intégrité physique de l'homme apparaît donc surtout comme une tactique politique à des fins électoralistes. Au mieux, en admettant que la régulation parvienne à réduire la population de loups en Suisse, on diminuerait dans la foulée la probabilité de rencontre avec les humains, ce qui psychologiquement pourrait apaiser la crainte des anxieux.

3) Les recherches ont démontré que l'acceptation de la présence du loup ne s'améliorait pas forcément avec la libéralisation de son tir (hypothèse 3). Dans huit régions nord-américaines et scandinaves où le phénomène a été étudié, le rejet du prédateur persistait après les campagnes de tir, et il n'y avait que deux régions où son acceptation semblait meilleure par la suite. En majorité, c'était donc plutôt l'intolérance et l'hostilité à l'égard du loup qui persistaient voire s'accroissaient. Notons également qu'il a été démontré que les braconniers deviennent même plus actifs lorsque des tirs sont officiellement pratiqués en toute légalité (fauna•vs info, 2017, no 32: page 24). C'est comme si l'on donnait en fin de compte aux braconniers le signal qu'ils font œuvre de salubrité publique, ce qui ne peut que contribuer à renforcer leur activité illégale. D'ailleurs, depuis l'instauration de la régulation proactive du loup en Valais, on a noté une recrudescence des tentatives de braconnage. Certaines, à peine voilées, eurent été totalement inimaginables sous l'ancien régime de régulation réactive qui a prévalu jusqu'en novembre 2023.

4) Pour ce qui a trait à l'impact prétendument bénéfique de l'élimination des loups sur la taille des populations de leurs espèces proies (principalement les cervidés), qui sont aussi le gibier privilégié des chasseurs, la plupart des recherches n'ont pas pu démontrer d'effet probant. Celles qui prétendaient mettre en évidence un effet positif, soit une augmentation des effectifs des espèces chassables, étaient au mieux équivoques. Accessoirement, protéger la faune sauvage contre la prédation naturelle revient à traiter cette dernière comme du bétail domestique: or la chasse est une activité héritée du paléolithique et non du néolithique, ce qui fait d'ailleurs ses lettres de noblesse. Enfin, l'élimination des carnivores anéantit un mécanisme clef de la co-évolution qui régit les communautés écologiques depuis la nuit des temps et sans laquelle les animaux qui nous entourent ne seraient pas ce qu'ils sont aujourd'hui: les grandes oreilles et longues pattes des cerfs servent à détecter les loups et à les fuir tandis que l'endurance à la course et la mâchoire extrêmement puissante du loup lui permettent de maîtriser

frühen Covid-Krise, die Wissenschaftler, die sie über die öffentlichen Forschungsgelder grosszügig finanzieren, auf das Größte. Das ist eine wahrhaft schizophrene Haltung. Die Folge: Man wird mit Daten von schlechter Qualität herumbasteln müssen, da es kein Ad-hoc-Experimentdesign gibt, d.h. ein Experiment, das einem Rudel nach dem Zufallsprinzip eine bestimmte Managementbehandlung zuteilt, je nach Umweltkontext, der Geschichte der Raubtiere und den Maßnahmen, die zur Abwehr der Raubtiere ergriffen wurden. Die Ergebnisse werden somit von jeder Interessengruppe auf ihre eigene Art und Weise interpretiert. Insbesondere werden wir uns in einer Wolke von Korrelationen verlieren (Korrelation ist nicht gleichbedeutend mit Vernunft) und nicht in der Lage sein, die wahren Ursache-Wirkungs-Beziehungen zu erkennen. Auch wenn sie leider nicht randomisiert sind, was ihre Verallgemeinerbarkeit und ihre Erklärungskraft einschränkt, sind die sogenannten „Vorher-Nachher-Interventionsstudien“ die ausgereiftesten, die uns derzeit zur Verfügung stehen. Diese Arbeiten zeigen, dass in Gebieten, in denen die Regulierung durch Abschüsse erfolgte, die Schäden nach der Intervention entweder nicht zurückgehen oder zunehmen (fauna•vs info, Nr. 29, 2016, Seite 12), oder dass die Effekte bestenfalls durch die Landschaftsstruktur moduliert werden. So scheint die Regulierung durch Abschüsse in offenen Landschaften, die weniger Verstecke für angreifende Wölfe und/oder bessere Möglichkeiten für den Herdenschutz bieten, effektiver zu sein als in stark bewaldeten oder verbuschten Landschaften. Einige Studien, die leider umstritten sind, da sie gerade durch die inhärenten Verzerrungen eines nicht streng experimentellen Ansatzes beeinträchtigt werden, legen nahe, dass die zeitliche Wiederkehr von Angriffen auf Nutztiere in einem von Raubtieren betroffenen Gebiet weiter auseinander liegt, wenn mehr als ein Wolf bei einer tödlichen Intervention getötet wird, und insbesondere, wenn die Regulierungsmassnahme in der Woche nach einem tödlichen Angriff auf eine Herde durchgeführt wird. Die Tötung eines einzelnen Wolfes ist weniger effektiv, während ein Eingriff, der mehr als zwei Wochen nach dem Zeitpunkt des Schadens erfolgt, keine regelmässigen Angriffe in demselben Gebiet verhindern kann. Wie man sieht, ist der von unseren Bundesbehörden geschätzte Erziehungseffekt bereits bei den reaktiven Abschüssen sehr ungewiss. Die proaktiven Abschüsse, die im letzten Winter in der Schweiz durchgeführt wurden, können das angestrebte Erziehungsziel nicht erreichen. Eine präventive Regulierung, die im Hinblick auf die problematischen Individuen sozusagen blind erfolgt, kann nur zu einer vorübergehenden Reduzierung des lokalen Wolfsbestands führen. Schliesslich sei an dieser Stelle daran erinnert, was wir bereits eingangs erwähnt haben: Die Schäden, die Wölfe an Nutztieren anrichten, machen nur einen Bruchteil der allgemeinen Sterblichkeit bei den Nutztieren aus (Unwetter, Krankheiten, Unfälle usw.), insbesondere wenn man bedenkt, dass die Mehrheit dieser Tiere im Schlachthof landet, um auf unseren Tellern zu landen.

2) Was Hypothese 2 betrifft, so beruht sie derzeit auf keinen überzeugenden wissenschaftlichen Erkenntnissen. Es wurde bis heute nicht nachgewiesen, dass die Jagd oder eine proaktive, wenig selektive Regulierung, wie sie kürzlich in der Schweiz eingeführt wurde, dazu beiträgt,

die mutigsten Wölfe, die sich den Menschen eher nähern und somit potenziell bedrohlicher sind, zugunsten von scheuen Tieren, die auf Distanz bleiben, zu eliminieren. Der Wolf wäre eine viel zu opportunistische Spezies, um den «erzieherischen» Effekt zu erzielen, den der Bundesrat in seiner Strategie hervorhebt. Wie dem auch sei, erinnern wir uns vor allem daran, dass es in der westlichen Welt (wo die Informationsquellen als zuverlässig betrachtet werden können) seit 1950 insgesamt elf tödliche Angriffe auf Menschen gab (fauna•vs info Nr. 41, Manz & Arlettaz, 2022). Die meisten dieser tödlichen Ausgänge waren auf tollwütige Wölfe zurückzuführen. Die Tollwut ist jedoch in Mitteleuropa und Nordamerika ausgerottet. Folglich ist die Gefahr, die der Wolf für uns Menschen, insbesondere in Europa, darstellt, wenn sie auch nicht völlig null ist, eher ein Hirngespinnst als real. Die Rhetorik, die der Regulierung ein Potenzial zur Verbesserung der Sicherheit für die Menschen zuschreibt, erscheint daher vor allem als eine politische Taktik zu Wahlkampfzwecken. Im besten Fall, wenn es gelingt, die Wolfspopulation in der Schweiz durch Regulierung zu reduzieren, würde dies die Wahrscheinlichkeit von Begegnungen mit Menschen verringern, was psychologisch gesehen die Angst der Menschen, die den Wolf fürchten, lindern könnte.

3) Die Forschung hat gezeigt, dass die Akzeptanz der Anwesenheit des Wolfes mit der Liberalisierung des Abschusses nicht unbedingt steigt (Hypothese 3). In acht nordamerikanischen und skandinavischen Regionen, in denen das Phänomen untersucht wurde, blieb die Ablehnung des Raubtieres nach den Abschusskampagnen bestehen, und es gab nur zwei Regionen, in denen die Akzeptanz danach besser zu sein schien. In den meisten Fällen waren es also eher Intoleranz und Feindseligkeit gegenüber dem Wolf, die fortbestanden oder sich sogar noch verstärkten. Es wurde auch gezeigt, dass Wilderer sogar aktiver werden, wenn Abschüsse offiziell und legal durchgeführt werden (fauna•vs info, 2017, Nr.o 32: Seite 24). Es ist, als würde man den Wilderern letztlich das Signal geben, dass sie etwas Gutes für die Gesellschaft tun, was ihre illegalen Aktivitäten nur noch verstärkt. Seit der Einführung der proaktiven Wolfsregulierung im Wallis ist übrigens ein Anstieg der Versuche für Wilderei zu verzeichnen. Einige davon, kaum verhüllt, wären unter dem alten System der reaktiven Regulierung, das bis November 2023 galt, völlig unvorstellbar gewesen.

4) Was die angeblich positiven Auswirkungen der Eliminierung von Wölfen auf die Populationsgrösse ihrer Beutetiere (hauptsächlich Hirsche), die auch das bevorzugte Wild der Jäger sind, betrifft, so konnten die meisten Forschungsarbeiten keinen eindeutigen Effekt nachweisen. Diejenigen, die einen positiven Effekt, d.h. einen Anstieg der Bestände der jagdbaren Arten, nachweisen konnten, waren bestenfalls zweideutig. Ausserdem bedeutet der Schutz von Wildtieren vor natürlicher Prädation, dass man sie wie Haustiere behandelt. Zudem ist die Jagd eine Aktivität, die aus der Altsteinzeit und nicht aus der Jungsteinzeit stammt, was sie zu einer edlen Tätigkeit macht. Schliesslich zerstört die Ausrottung der Fleischfresser einen Schlüsselmechanismus der Koevolution, der die ökologischen Gemeinschaften seit Urzeiten bestimmt und ohne den die Tiere um uns herum nicht das wären, was sie heute sind: Die grossen Ohren und

une proie plus lourde que lui, telle que le cerf. Ceci étant dit, nous disposons sur cette question d'une méta-analyse qui met en évidence une augmentation de la survie des jeunes individus parmi les populations de proies après élimination des loups, mais des effets équivoques en ce qui concerne le segment adulte des mêmes populations. Or, ce sont justement les adultes qui intéressent les chasseurs. Ce résultat n'est pas étonnant étant donné que la mortalité compensatoire affecte avant tout les jeunes cohortes, soit les classes d'âge où la mortalité naturelle est la plus élevée. De ce point de vue, une étude nord-américaine a d'ailleurs démontré que la meilleure façon d'augmenter la taille des populations des proies du loup (et des chasseurs) était en fait de baisser la pression de chasse exercée par les... humains!

On le voit, les politiques de régulation du loup, notamment les mesures létales de type préventif mises en œuvre par la Confédération suisse, risquent de décevoir et de nous plonger dans le brouillard. En lieu et place de ce genre de mesure expéditive à l'issue incertaine, nous ferions mieux d'adopter un angle critique et d'effectuer une véritable analyse de type «coûts et bénéfices» induits par la présence du loup, les premiers étant jusqu'ici systématiquement mis en avant au détriment des seconds. En effet, les grands carnivores ont un rôle clef à jouer dans l'écosystème, qui profite aussi indirectement à l'économie humaine: rajeunissement forestier, diminution des épizooties, santé du gibier,

régulation des mésoprédateurs, diversité des charognards, baisse des collisions avec les véhicules, éco-tourisme, etc.

Le gros problème de notre stratégie actuelle de régulation du loup est que la plupart des arguments qui sont mis en avant pour la justifier reposent, comme on l'a vu, sur une base rationnelle extrêmement ténue sinon inexistante. A l'opposé, les avantages de recouvrer des chaînes alimentaires intégrales et donc des écosystèmes à nouveau fonctionnels – ce qui requiert la présence des super-prédateurs – sont totalement occultés. En ce sens, on doit constater que les forces politiques et la mauvaise gouvernance qui sont actuellement à la manœuvre, ce qui se reflète très bien dans le domaine de la gestion des ressources naturelles à l'exemple du loup, représentent à terme un réel risque pour la pérennité de nos systèmes démocratiques. En effet, tant dans le débat public que dans l'opérationnel, l'intuition et l'arbitraire sont en train de prendre le pas sur la raison. Ce n'est pas très digne d'une démocratie comme la Suisse qui s'affiche volontiers comme exemplaire. Nul doute que nous serons à l'avenir pragmatiquement contraints de mettre en œuvre un mode de gestion plus subtil du loup afin d'obtenir cet effet éducatif auquel nous aspirons tous dans une perspective de coexistence quelque peu pacifiée avec ce super(be) prédateur. ■

*Raphaël Arlettaz, Professeur de biologie,
Université de Berne*

Le Grand Baillif et le mouton féral

Le Temps du 20 mai 2022, sous la plume de Grégoire Baur, nous apprenait que le président sortant du Grand Conseil valaisan s'était vu offrir par l'Etat, en guise de cadeau de fin de service, le tir d'un mouflon. Ceci avait débouché sur une interpellation des socialistes Aude Rapin, Aurélie Pont et Emilie Teixeira, le 10 juin 2022, portant sur la légalité de tels cadeaux faits aux autorités. Le Gouvernement a enfin traité cette question de manière générale dans sa session de mars 2024, mais sans développer le cas précis. Dans la foulée, Aurélie Pont, dépositaire initiale, a insisté auprès du Conseiller d'Etat Christophe Darbellay pour qu'une réponse claire et circonstanciée soit apportée à cette affaire en particulier. Le feuilleton n'est donc pas terminé.

Mais revenons à nos mouflons. Contrairement à ce que précisait la légende de la photo qui accompagnait l'article du Temps, le mouflon de Corse n'est pas à proprement parler une espèce sauvage. Des études génétiques ont en effet démontré que ce mouflon n'est rien d'autre qu'un mouton, donc un animal domestique, retourné à l'état sauvage. On parle d'espèce férale. En effet, durant l'Antiquité, des moutons acheminés sur la Corse, vraisemblablement par les Romains, se sont échappés et ont créé une petite population qui s'est développée de façon autonome. Un phénotype présentant la robe brune tachée de blanc qu'on lui connaît aujourd'hui s'est progressivement établi. Le mouflon a dans la foulée été introduit en maints endroits de la planète à des fins cynégétiques. Il est cocasse d'imaginer que certains

nemrods, à l'instar de M. Antoine Spillmann du Comité de Safari Club International Helvetia (voir son article d'opinion dans Le Temps du 25 mai 2022), seraient ainsi prêts à traquer le mouton! Manfred Schmid, ex Grand Baillif (autre titre attribué au président du parlement en Valais), a donc eu l'opportunité de tirer un... mouton! Or M. Schmid est non seulement chasseur, mais également initiateur et actuel membre de la direction de Herdenschutz Wallis GmbH, une association qui s'efforce de prévenir les éleveurs des assauts du loup contre leurs ovins.

N'est-il pas encore plus cocasse d'imaginer que celui qui s'efforce de protéger les moutons s'apprêtait à aller en tirer un en plein nature? «Homo ovini lupus». Pour le reste, Manfred Schmid, présenté par Le Nouvelliste, lors de son introduction à la présidence du Grand conseil valaisan, comme «Le chasseur qui protège les oiseaux» serait un homme pragmatique car il promulguerait, à la fois, la régulation du loup et la protection des troupeaux pour tenter de juguler les déprédations de Maître Isengrin. Il est aussi le dépositaire, avec notre présidente Brigitte Wolf (Les Vert.e.s), d'un postulat pour une meilleure protection du lagopède alpin, fortement affecté par le réchauffement climatique, mais toujours chassé en Valais à l'heure qu'il est.

Raphaël Arlettaz



*Le mouflon de Corse // Mufflon.
Foto: Wikipedia, Jörg Hempel*

die langen Beine der Hirsche dienen dazu, Wölfe zu bemerken und vor ihnen zu fliehen, während die Laufausdauer und der extrem starke Kiefer des Wolfes es ihm ermöglichen, eine Beute zu überwältigen, die schwerer ist als er selbst, wie z.B. einen Hirsch. Eine Metaanalyse zu diesem Thema zeigt, dass die Überlebensrate von Jungtieren in Beutetierpopulationen nach der Eliminierung von Wölfen steigt, während die Auswirkungen auf das Erwachsenensegment derselben Populationen unklar sind. Dabei sind es gerade die erwachsenen Tiere, an denen die Jäger interessiert sind. Dieses Ergebnis ist nicht überraschend, da die kompensatorische Mortalität vor allem die jüngeren Tiere betrifft, also die Altersklassen, in denen die natürliche Mortalität am höchsten ist. In diesem Zusammenhang hat eine nordamerikanische Studie gezeigt, dass der beste Weg, die Populationsgrösse der Beutetiere des Wolfes (und der Raubtiere) zu erhöhen, darin besteht, den Jagddruck durch den Menschen zu senken.

Die Schweizer Politik zur Regulierung des Wolfs, insbesondere die vorbeugenden Abschüsse, können enttäuschend sein und uns in ein Chaos stürzen. Anstelle solcher Schnellschüsse mit ungewissem Ausgang sollten wir besser einen kritischen Blickwinkel einnehmen und eine echte Kosten-Nutzen-Analyse durchführen, da die Kosten und der Nutzen der Wolfspräsenz bislang systematisch und einseitig gegen den Wolf betrachtet wurden. Die Grossraubtiere spielen eine Schlüsselrolle im Ökosystem, die indirekt auch der menschlichen Wirtschaft zugutekommt: Waldverjüngung, Rückgang der Tierseuchen, Gesundheit des Wildes, Regulierung der Mesoprädatoren, Vielfalt der Aasfresser, Rückgang der Kol-

lisionen mit Fahrzeugen, Ökotourismus usw. Die meisten dieser Vorteile sind jedoch nicht nur auf den Wolf zurückzuführen, sondern auch auf die Tatsache, dass der Wolf eine wichtige Rolle im Ökosystem spielt.

Das grosse Problem unserer aktuellen Strategie zur Wolfsregulierung ist, dass die meisten Argumente, die zu ihrer Rechtfertigung angeführt werden, wie wir gesehen haben, auf einer äusserst dünnen, wenn nicht gar inexistenten rationalen Basis beruhen. Im Gegensatz dazu werden die Vorteile der Wiederherstellung vollständiger Nahrungsketten und damit funktionierender Ökosysteme – wofür die Anwesenheit von Superprädatoren erforderlich ist – völlig ausgeblendet. In diesem Sinne muss man feststellen, dass die politischen Kräfte, die derzeit am Ruder sind, und die Art der Regierungsführung auf lange Sicht ein echtes Risiko für den Fortbestand unserer demokratischen Systeme darstellen, was sich im Bereich der Verwaltung natürlicher Ressourcen am Beispiel des Wolfs sehr gut widerspiegelt. Denn sowohl in der öffentlichen Debatte als auch im operativen Geschäft sind Intuition und Willkür dabei, die Vernunft zu übertrumpfen. Das ist einer Demokratie wie der Schweiz, die sich gerne als vorbildlich darstellt, nicht sehr würdig. Zweifellos werden wir in Zukunft gezwungen sein, eine subtilere Art des Wolfsmanagements anzuwenden, um den «erzieherischen Effekt» zu erzielen, den wir alle anstreben, um eine einigermaßen friedliche Koexistenz mit diesem Grossraubtier zu erreichen.

Raphaël Arlettaz, Professor für Biologie, Universität Bern

Der Grossratspräsident und das Wildschaf

In der Zeitung Le Temps vom 20. Mai 2022 berichtete Grégoire Baur, dass der scheidende Präsident des Walliser Grossen Rates vom Staat als Geschenk zum Dienstende den Abschuss eines Mufflons erhalten hatte. Dies führte am 10. Juni 2022 zu einer Interpellation der Sozialdemokraten Aude Rapin, Aurélie Pont und Emilie Teixeira, in der es um die Rechtmässigkeit solcher Geschenke an Behörden ging. Die Regierung behandelte diese Frage schliesslich in ihrer Session vom März 2024 allgemein, ohne jedoch den konkreten Fall weiter auszuführen. Daraufhin drängte Aurélie Pont, die ursprüngliche Depositarin, Staatsrat Christophe Darbellay, eine klare und ausführliche Antwort zu geben.

Die Geschichte ist also noch nicht zu Ende, aber kommen wir zu unseren Mufflons zurück. Im Gegensatz zu dem, was in der Bildunterschrift zum Artikel in Le Temps angegeben war, ist das Europäische Mufflon keine Wildart im eigentlichen Sinne. Genetische Untersuchungen haben nämlich gezeigt, dass das Mufflon nichts anderes als ein Schaf ist, also ein Haustier, das in die Wildnis zurückgekehrt ist. Man spricht von einer verwilderten Art. Tatsächlich entkamen im Altertum Schafe, die vermutlich von den Römern nach Korsika gebracht worden waren, und bildeten eine kleine Population, die sich selbstständig entwickelte. Nach und nach etablierte sich ein Phänotyp mit dem braunen Fell mit weissen Flecken,

wie wir es heute kennen. In der Folge wurde das korsische Mufflon in vielen Teilen der Welt zu Jagdzwecken eingeführt. Es ist komisch, dass einige Jäger, wie Antoine Spillmann vom Vorstand des Safari Club International Helvetia (siehe sein Leserbrief in Le Temps vom 25. Mai 2022), bereit wären, Schafe zu jagen. Manfred Schmid, ehemaliger Grossratspräsident, hatte also die Gelegenheit, ein Schaf zu schiessen!

Herr Schmid ist nicht nur Jäger, sondern auch Initiator und Vorstandsmitglied der Herdenschutz Wallis GmbH, einem Verein, der Viehzüchter beim Schutz vor Wolfsangriffen helfen will. Ist es nicht noch komischer, sich vorzustellen, dass der Mann, der sich um den Schutz von Schafen bemüht, in freier Wildbahn ein Schaf schiessen soll? «Homo ovini lupus». Ansonsten ist Manfred Schmid, den der Nouvelliste bei seiner Einführung als Präsident des Walliser Grossen Rates als «Der Jäger, der die Vögel schützt» bezeichnete, ein pragmatischer Mann, denn er propagiert sowohl die Regulierung des Wolfes als auch den Schutz der Herden, um zu versuchen. Zusammen mit unserer Präsidentin Brigitte Wolf (Grüne) hat er auch ein Postulat für einen besseren Schutz des Alpenschneehuhns eingereicht, das von der Klimaerwärmung stark betroffen ist, im Wallis aber immer noch gejagt wird.

Raphaël Arlettaz